

## *Le dernier problème*

C'est avec le cœur lourd que je prends la plume pour évoquer une dernière fois les talents exceptionnels qui faisaient de mon ami Mr. Sherlock Holmes une personnalité remarquable. À ma manière incohérente et tout à fait indigne, j'en ai pleinement conscience, j'ai essayé de raconter certaines des aventures étonnantes que j'ai vécues en sa compagnie, depuis notre rencontre fortuite, à l'époque d'*Une étude en rouge*<sup>1</sup>, jusqu'au moment où il est intervenu dans l'affaire du « Traité naval<sup>2</sup> », une intervention qui, incontestablement, a eu pour effet d'éviter de sérieuses complications internationales. J'avais l'intention de m'en tenir là, sans rien dire de cet événement qui, dans mon existence, a créé un vide que les deux années qui se sont écoulées depuis n'ont pas vraiment réussi à combler. Cependant, les lettres récentes où le colonel James Moriarty<sup>3</sup> défend la mémoire de son frère me forcent la main : je n'ai d'autre choix que d'exposer au public les faits, exactement comme ils se sont déroulés. Je suis le seul à connaître toute la vérité sur cette affaire et j'ai la conviction que le moment est venu où se taire reviendrait à desservir une bonne cause. À ma connaissance, on n'en a parlé que trois fois dans la presse : dans le *Journal de Genève* du 6 mai 1891, dans la dépêche de Reuters publiée dans les journaux anglais du 7 mai, et enfin dans les récentes lettres auxquelles j'ai fait allusion. Il s'agissait, les deux premières fois, de textes extrêmement succincts ; quant au dernier texte, il s'agit, comme je vais le montrer maintenant, d'une manipulation totale des

faits. Il m'appartient de raconter pour la première fois ce qui s'est réellement passé entre le professeur Moriarty et Mr. Sherlock Holmes.

On se rappelle peut-être qu'après mon mariage, et mon installation, ensuite, dans un cabinet médical, les relations très amicales qui avaient existé entre Holmes et moi se sont transformées dans une certaine mesure. Il venait encore me voir de temps à autre, lorsqu'il avait besoin d'un compagnon pour ses enquêtes, mais ces occasions sont devenues de plus en plus rares, si bien que je m'aperçois que, pour l'année 1890, seules trois affaires ont fait l'objet de notes. Pendant l'hiver de cette année-là et le début du printemps de 1891, je vis dans les journaux que Holmes avait été chargé par le gouvernement français d'un dossier particulièrement important et je reçus de lui deux petites notes, postées de Narbonne et de Nîmes, dont je déduisis que son séjour en France allait vraisemblablement durer longtemps. C'est donc avec un certain étonnement que je le vis entrer dans ma salle de consultation, le soir du 24 avril. Je remarquai qu'il paraissait encore plus pâle et plus maigre que d'habitude.

« Oui, je me suis un peu trop dépensé, dit-il, en répondant plus à mon regard qu'à mes paroles. J'ai été plutôt sous pression, ces derniers temps. Cela vous dérangerait-il que je ferme vos volets ? »

Il n'y avait d'autre lumière dans la pièce que ma lampe de bureau qui me servait pour lire. Holmes se glissa le long du mur et rapprocha vivement les volets pour les fermer solidement.

« Vous avez peur de quelque chose ? lui demandai-je.

— Eh bien, oui.

— De quoi ?

— Des fusils à air comprimé.

— Que voulez-vous dire, mon cher Holmes ?

— Je crois que vous me connaissez suffisamment, Watson, pour savoir que je ne suis absolument pas peureux. D'un autre côté,

refuser de reconnaître le danger lorsqu'il est proche de vous, c'est faire preuve de stupidité plutôt que de courage. Puis-je vous demander une allumette ? » Il aspira la fumée de sa cigarette, comme si son influence apaisante lui faisait du bien.

« Je vous prie de bien vouloir m'excuser, si je viens vous voir si tard, dit-il. Et aussi de bien vouloir, au mépris des conventions, m'autoriser à quitter bientôt votre maison en escaladant le mur arrière de votre jardin.

— Mais que signifie tout cela ? » demandai-je.

Il tendit sa main vers moi et, à la lumière de la lampe, je vis que deux de ses articulations étaient brisées et saignaient.

« Ce n'est pas du vent, cela, voyez-vous, dit-il en souriant. Au contraire, c'est assez consistant pour briser la main d'un homme. Mrs. Watson est-elle là ?

— Elle est partie ; elle est en visite.

— Vraiment ! Vous êtes seul ?

— Tout à fait seul.

— Alors, il m'est plus facile de vous proposer de partir avec moi sur le continent, pour y passer une semaine.

— Où cela ?

— Oh, n'importe où. Ça m'est égal. »

Il y avait quelque chose de très étrange dans tout cela. Il n'était pas dans la nature de Holmes de prendre des vacances sans but précis. Et quelque chose dans la pâleur et la crispation de son visage me disait que ses nerfs étaient soumis à une tension maximale. Il vit dans mes yeux une question et, réunissant les extrémités de ses doigts et posant ses coudes sur ses genoux, il m'expliqua la situation.

« Vous n'avez probablement jamais entendu parler du professeur Moriarty ? me dit-il.

— Jamais.

— Eh oui ! Voilà le côté génial et stupéfiant de l'affaire ! s'écria-t-il. L'homme est partout dans Londres et personne n'a entendu parler de lui. C'est ce qui le place au sommet, dans l'histoire du crime. Watson, je vous le dis très sérieusement : si je pouvais vaincre cet homme, si je pouvais en débarrasser la société, j'aurais l'impression d'avoir atteint le point d'orgue de ma carrière et je serais prêt à me tourner vers une occupation plus tranquille. Entre nous, les affaires récentes où j'ai aidé la famille royale de Scandinavie et la République française m'ont mis dans une situation matérielle telle que je pourrais continuer à vivre paisiblement, de la manière que j'apprécie le plus, en accordant toute mon attention à mes recherches en chimie. Mais je ne pourrais demeurer en repos, Watson, je ne pourrais rester tranquille dans mon fauteuil, si je savais qu'un homme comme le professeur Moriarty se promène en toute impunité dans les rues de Londres.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Sa carrière est extraordinaire. C'est un homme de bonne famille, qui a reçu une excellente formation intellectuelle et que la nature a gratifié de dons phénoménaux en mathématiques. À l'âge de vingt et un ans, il a écrit un traité sur le binôme de Newton<sup>4</sup> qui a connu un certain succès en Europe. Grâce à cela, il a obtenu une chaire de mathématiques dans l'une de nos universités de second rang ; et, selon toute apparence, il avait devant lui une carrière tout à fait brillante. Mais cet homme avait des tendances héréditaires d'une nature particulièrement diabolique. Il y avait, dans son sang, un penchant criminel qui, au lieu de se corriger, s'est développé pour devenir encore plus dangereux, du fait de ses capacités mentales exceptionnelles. De sinistres rumeurs se sont répandues sur son compte dans sa ville universitaire, si bien qu'il a été contraint de démissionner de sa chaire et de venir à Londres où il s'est installé

comme professeur particulier préparant aux écoles militaires. Voilà ce que l'on sait de lui en général, mais ce que je vais vous dire maintenant, c'est ce que j'ai découvert par mes propres moyens.

« Comme vous le savez, Watson, personne ne connaît mieux que moi l'élite du monde du crime à Londres. Depuis des années, j'ai toujours eu conscience d'une puissance cachée derrière le malfaiteur, d'une puissance dotée d'une organisation profonde qui toujours fait obstacle à la justice et interpose son bouclier pour protéger le coupable. À plusieurs reprises, dans des affaires de natures très diverses – qu'il s'agisse de faux, de vols, de meurtres –, j'ai senti la présence de cette force et j'en ai compris le rôle dans bien des crimes non élucidés pour lesquels je n'ai pas été personnellement consulté. Pendant des années, j'ai essayé de percer le voile qui l'entourait. Et enfin le jour est arrivé où j'ai saisi mon fil et l'ai suivi ; il m'a conduit, après mille détours pleins de ruse, jusqu'à l'ancien professeur Moriarty, le célèbre mathématicien.

« C'est le Napoléon du crime, Watson. C'est lui qui organise la moitié des mauvais coups et presque la totalité de ce qui échappe à la police dans cette grande ville. C'est un génie, un philosophe, un penseur abstrait. Il possède un cerveau de premier ordre. Il se tient immobile, comme une araignée au cœur de sa toile, mais cette toile est constituée d'un millier de fils dont il reconnaît chaque vibration. Il agit peu par lui-même. Il se contente de concevoir des plans. Mais ses agents sont nombreux et remarquablement organisés. Y a-t-il une mauvaise action à commettre, disons un document à dérober, une maison à dévaliser, un homme à faire disparaître ? On fait passer l'information au professeur, l'affaire est organisée puis exécutée. Il se peut que l'agent se fasse prendre. Dans ce cas-là, on trouve de l'argent pour sa caution et pour sa défense. Mais le pouvoir central qui utilise cet agent n'est jamais pris... jamais soupçonné, même.

Voilà l'organisation dont j'ai déduit l'existence, Watson, et j'ai consacré toute mon énergie à la démasquer et à la détruire.

« Mais le professeur était entouré de protections si habilement conçues que, malgré tous mes efforts, il me paraissait impossible d'obtenir des preuves convaincantes pour une cour de justice. Vous connaissez mes facultés, mon cher Watson, et pourtant, au bout de trois mois, il m'a bien fallu reconnaître que j'avais enfin rencontré un adversaire qui, intellectuellement, était mon égal. L'horreur que m'inspiraient ses crimes se perdait dans l'admiration que j'avais pour son habileté. Cependant, il a fait finalement un faux pas, rien qu'un petit, un tout petit faux pas ; mais il ne pouvait guère se le permettre, alors que j'étais si près de le tenir. J'avais là ma chance. Et à partir de là, j'ai tissé mon filet autour de lui, au point que maintenant, il est tout à fait prêt à se refermer. Dans trois jours, c'est-à-dire lundi prochain, la situation sera mûre, et le professeur sera entre les mains de la police, ainsi que tous les principaux membres de sa bande. Alors s'ouvrira le plus grand procès criminel du siècle, qui élucidera plus de quarante énigmes, et ils auront tous droit à la corde. Mais, vous le comprenez bien, si nous bougeons un tant soit peu prématurément, ils peuvent nous filer entre les doigts, même à la dernière minute.

« Eh bien, si j'avais pu réaliser tout cela sans que le professeur Moriarty soit au courant, cela aurait été parfait. Mais il était bien trop malin. Il a vu toutes les initiatives que j'ai prises pour le prendre au piège. À plusieurs reprises, il a tenté de se dégager, mais moi, chaque fois, je lui ai barré la retraite. Je vous le dis, mon ami, si l'on pouvait écrire un compte rendu détaillé de ce combat silencieux, il se placerait au rang du plus brillant récit de bottes et de parades de toute l'histoire des enquêtes policières. Jamais je ne me suis élevé à un tel niveau et jamais je n'ai été aussi acculé par un adversaire. Il m'a porté des coups sévères, mais je lui en ai porté de plus sévères encore.

Ce matin, j'avais mis au point les derniers détails, trois jours m'étaient nécessaires pour terminer l'affaire, pas davantage. J'étais assis dans mon bureau pour bien y réfléchir, lorsque la porte s'est ouverte sur le professeur Moriarty, qui se dressait devant moi.

« J'ai les nerfs assez solides, Watson, mais je dois avouer que j'ai sursauté quand j'ai vu l'homme, qui précisément occupait tellement mes pensées, se tenir là sur le seuil de mon domicile. Son physique m'était très familier. Il est extrêmement grand et mince. Son front bien dégagé dessine une courbe blanche et il a les yeux très enfoncés. Il est rasé de près, pâle, avec un air ascétique : ses traits gardent quelque chose qui rappelle le professeur. Ses épaules sont voûtées par l'étude. Son visage est penché en avant et oscille sans cesse d'un côté à l'autre, à la façon d'un reptile. En plissant les yeux, il m'a regardé avec une grande curiosité.

« “Votre développement frontal<sup>5</sup> est moins important que je ne l'aurais cru, dit-il enfin. C'est une dangereuse habitude que de tripoter des armes à feu chargées dans la poche de sa robe de chambre.”

« De fait, dès son entrée, j'avais tout de suite compris le danger extrême que je courais. La seule parade concevable pour lui, c'était de me réduire au silence. En un instant, j'avais sorti le revolver du tiroir pour le glisser dans ma poche et, à travers le tissu, je le tenais en joue. En entendant cette remarque, j'ai sorti l'arme et l'ai posée, chargée, sur le bureau. Il a continué de sourire et de cligner des yeux, mais dans son regard il y avait quelque chose qui me donnait une grande satisfaction de l'avoir là à ma disposition.

« “Il est évident que vous ne me connaissez pas, dit-il.

« — Au contraire, répondis-je. Je crois qu'il est assez évident que si. Je vous en prie, asseyez-vous. Je peux vous accorder cinq minutes, si vous avez quelque chose à me dire.

« — Tout ce que j'ai à vous dire vous a déjà traversé l'esprit, dit-il.

« — Alors, il se peut que ma réponse ait aussi traversé le vôtre, répondis-je.

« — Vous restez ferme ?

« — Tout à fait.”

« Il fourra la main dans sa poche et je pris le revolver sur le bureau. Mais il en sortit seulement un petit agenda où il avait griffonné quelques dates.

« “Vous vous êtes mis en travers de mon chemin le 4 janvier, dit-il. Le 23, vous m'avez dérangé ; à la mi-février, vous m'avez sérieusement gêné ; fin mars, vous avez littéralement entravé mes plans ; et maintenant, en cette fin avril, à cause de votre persécution continuelle, je me retrouve dans une situation où je risque réellement de perdre ma liberté. Cela devient intenable !

« — Avez-vous une proposition à me faire ? demandai-je.

« — Il faut arrêter ça, Mr. Holmes, dit-il en balançant son visage de-ci, de-là. Il le faut absolument, vous savez.

« — Après lundi, dis-je.

« — Ta, ta, ta ! Je suis bien sûr qu'un homme de votre intelligence comprend qu'il ne peut y avoir qu'une seule issue à cette affaire. Votre retrait est nécessaire. Vous avez opéré de telle façon qu'il ne nous reste plus qu'une seule solution. J'ai éprouvé un grand plaisir intellectuel à voir la façon dont vous vous êtes attaqué à cette affaire, et je vous le dis franchement, cela me ferait de la peine d'être obligé de prendre une mesure extrême. Vous souriez, monsieur, mais je vous assure que c'est vrai.

« — Le danger fait partie de mon métier, dis-je.

« — Il ne s'agit pas d'un danger, dit-il, mais d'une destruction inévitable. Vous faites obstacle non seulement à un individu, mais à une puissante organisation, dont vous n'avez pas compris toute

l'étendue, en dépit de votre intelligence brillante. Écartez-vous, Mr. Holmes, sinon, vous allez être piétiné.

« — J'ai bien peur, dis-je en me levant, que le plaisir de cette conversation me fasse oublier une affaire d'importance qui m'attend ailleurs.”

« Il se leva aussi et me regarda en silence, en hochant la tête tristement.

« “Bon, bon, dit-il enfin. C'est dommage, apparemment, mais j'ai fait ce que j'ai pu. Je connais tous les mouvements de votre jeu. Vous ne pouvez rien faire avant lundi. Il s'agit d'un duel entre vous et moi, Mr. Holmes. Vous espérez me placer dans le box des accusés. Je vous le dis : je n'y serai jamais. Vous espérez me vaincre. Je vous le dis : vous n'y parviendrez jamais. Si vous êtes assez intelligent pour causer ma destruction, vous pouvez être sûr que moi, je vous réserve le même sort.

« — Vous m'avez fait plusieurs compliments, Mr. Moriarty, dis-je. Laissez-moi vous en adresser un, pour vous payer de retour : si j'étais sûr de la première éventualité, j'accepterais volontiers la seconde, dans l'intérêt du public.

« — Je peux vous en promettre une, mais pas l'autre”, grogna-t-il, et là-dessus, il me tourna son dos voûté et quitta la pièce, avec ses yeux scrutateurs à demi fermés.

« Voilà ce que fut ma rencontre surprenante avec le professeur Moriarty. J'avoue qu'elle a produit sur mon esprit un effet déplaisant. Sa façon de parler, douce et précise, laisse une impression de sincérité qu'un simple butor n'aurait pas pu donner. Bien sûr, vous allez me dire : “Pourquoi ne pas faire appel à la police pour se protéger de lui ?” Parce que j'ai la ferme conviction que le coup viendra de ses agents. J'en ai la meilleure des preuves.

— Vous avez déjà été attaqué ?

— Mon cher Watson, le professeur Moriarty n'est pas homme à laisser l'herbe pousser sous ses pieds. Je suis sorti à la mi-journée pour m'occuper d'une affaire dans Oxford Street. Lorsque j'ai traversé le passage piéton entre Bentinck Street et Welbeck Street, un fourgon tiré par deux chevaux et mené à une allure folle a surgi comme l'éclair au détour de la rue pour foncer sur moi. J'ai sauté sur le trottoir et j'ai échappé à la mort d'une fraction de seconde. Le fourgon a tourné pour s'engouffrer dans Marylebone Lane et a disparu en un instant. Après cela, Watson, je suis resté sur le trottoir, mais tandis que je marchais dans Vere Street, une brique est tombée du toit de l'une des maisons pour s'écraser à mes pieds. J'ai appelé la police afin de faire examiner les lieux. Il y avait sur le toit des ardoises et des briques empilées en vue de travaux de réparation et ils ont voulu me faire croire que le vent en avait fait tomber une. Bien sûr, je savais qu'il n'en était rien, mais je ne pouvais pas le prouver. Après cela, j'ai pris un fiacre pour aller chez mon frère à Pall Mall, où j'ai passé la journée. Maintenant, je suis chez vous, mais en chemin, j'ai été attaqué par un voyou armé d'une matraque. D'un coup de poing, je l'ai flanqué par terre et la police l'a mis sous les verrous. Mais je peux vous le déclarer en toute confiance : on ne verra jamais le lien possible entre ce monsieur dont les dents de devant m'ont éraflé les poings et le discret professeur de mathématiques qui, j'imagine, est occupé à résoudre des problèmes sur un tableau noir à une quinzaine de kilomètres d'ici. Vous ne serez donc pas surpris, Watson, si mon premier geste, en entrant chez vous, a été de fermer les volets, et si j'ai dû vous demander l'autorisation de quitter la maison par une sortie moins voyante que la porte d'entrée. »

J'avais souvent admiré le courage de mon ami, mais jamais autant qu'en ce moment, où il était assis à énumérer tranquillement une

série d'incidents qui avaient dû se combiner pour constituer une journée horrible.

« Vous allez passer la nuit ici ? demandai-je.

— Non, mon ami. Vous pourriez vous apercevoir que je suis un invité dangereux. J'ai établi mes plans et tout se passera bien. L'engrenage est d'ores et déjà si bien enclenché que tout peut se dérouler sans moi, pour ce qui est de l'arrestation, mais ma présence sera nécessaire pour sa condamnation. Il est donc évident que je n'ai rien de mieux à faire que m'éloigner les quelques jours qu'il faudra à la police pour agir. Vous me feriez donc un grand plaisir en m'accompagnant sur le continent.

— Mon cabinet est bien tranquille, dis-je, et j'ai un voisin complaisant. Je serais heureux d'y aller.

— Et de partir demain matin ?

— Si nécessaire.

— Oh, oui, c'est tout à fait nécessaire. Alors, mon cher Watson, voici vos instructions, et je vous prie de les suivre à la lettre, car désormais vous êtes engagé avec moi dans un double contre le coquin le plus habile et l'organisation criminelle la plus puissante d'Europe. À présent, écoutez bien ! Vous ferez porter ce soir à Victoria<sup>6</sup>, par un commissionnaire de confiance, les bagages que vous souhaitez prendre, sans indiquer la moindre adresse. Demain matin, vous ferez venir un fiacre, en prenant bien soin de demander à votre domestique de ne choisir ni le premier ni le deuxième qui se présenteront. Vous sauterez dans ce fiacre et vous vous ferez conduire jusqu'à l'extrémité du bazar de Lowther Arcade qui donne sur le Strand. Vous remettrez l'adresse au cocher sur un bout de papier, en lui demandant de ne pas le jeter. Préparez votre monnaie pour la course et, à l'instant où le fiacre s'arrêtera, traversez l'Arcade en vitesse, en calculant bien votre temps pour arriver à l'autre extrémité

à neuf heures et quart. Là, vous trouverez, arrêté près du trottoir, un petit coupé conduit par un cocher portant une lourde cape noire avec un galon rouge au col. Vous y monterez et vous arriverez à Victoria à temps pour prendre le Continental express.

— Où vous retrouverai-je ?

— À la gare. Le deuxième compartiment de première classe à partir de la tête du train nous sera réservé.

— C'est donc là que nous avons rendez-vous ?

— Oui. »

Ce fut en vain que je demandai à Holmes de rester passer la soirée chez moi. Il était évident qu'il redoutait d'attirer le malheur dans la maison où il se trouvait et qu'il se sentait contraint en conséquence de s'en éloigner pour cette raison. Après quelques mots rapides sur nos plans pour le lendemain, il se leva et sortit avec moi dans le jardin : il escalada le mur donnant sur Mortimer Street et siffla aussitôt un fiacre dans lequel je l'entendis s'éloigner.

Le lendemain matin, je suivis à la lettre les ordres de Holmes. On me procura un fiacre avec beaucoup de précautions, afin d'éviter que ce fût celui qu'on nous destinait, et, juste après le petit déjeuner, je me fis conduire à Lowther Arcade, que je traversai aussi vite que je le pus. Un coupé attendait, avec un cocher très massif enveloppé dans une cape noire. À l'instant même où je montai, il fouetta le cheval et partit avec fracas en direction de la gare Victoria. Une fois à destination, lorsque je fus descendu, il fit faire demi-tour à son véhicule et repartit à toute allure, sans même jeter un regard dans ma direction.

Jusque-là, tout s'était passé admirablement. Mes bagages m'attendaient et je n'eus aucune difficulté à trouver le compartiment que Holmes m'avait indiqué, d'autant que c'était le seul de tout le train à porter l'étiquette « Réservé ». Ma seule inquiétude désormais

venait du fait que Holmes ne se présentait pas. L'horloge de la gare indiquait qu'il ne restait plus que sept minutes avant l'heure du départ du train. Je cherchai vainement, dans les groupes formés par les voyageurs et ceux qui étaient venus leur dire au revoir, la silhouette élancée de mon ami. Aucun signe de lui. Je passai quelques minutes à aider un vénérable prêtre italien, qui essayait dans son mauvais anglais de faire comprendre à un porteur que ses bagages devaient être enregistrés jusqu'à Paris. Puis, après un dernier regard alentour, je retournai à mon compartiment, où je découvris que, malgré l'étiquette, le porteur m'avait attribué comme compagnon de voyage mon ami, le vieil Italien. Il était inutile de tenter de lui expliquer que sa présence constituait une intrusion, car mon italien était encore plus limité que son anglais. Alors, je haussai les épaules avec résignation et continuai de guetter mon ami avec impatience. Un frisson de crainte me saisit lorsque je m'avisai que son absence pouvait signifier qu'un coup lui avait été porté pendant la nuit. Déjà les portières avaient été fermées et le coup de sifflet avait été donné, lorsque...

« Mon cher Watson, dit une voix, vous n'avez même pas daigné me dire bonjour. »

Je me retournai, en proie à un étonnement sans bornes. Le vieil ecclésiastique avait tourné son visage vers moi. Immédiatement, les rides s'effacèrent, le nez s'éloigna du menton, la lèvre inférieure cessa de dépasser et la bouche de marmonner, les yeux ternes retrouvèrent leur ardeur et la silhouette affalée se redressa. L'instant suivant, le corps s'effondra de nouveau, et Holmes disparut aussi vite qu'il était apparu.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, comme vous m'avez effrayé !

— Toutes les précautions sont encore nécessaires, me dit-il à mi-voix. J'ai des raisons de penser qu'ils nous suivent de très près. Tenez,

voici Moriarty en personne. »

Tandis que Holmes me parlait, le train avait déjà commencé à s'ébranler. En jetant un coup d'œil en arrière, je vis un homme de grande taille qui se frayait furieusement un chemin dans la foule et agitait la main, comme s'il désirait faire arrêter le train. Toutefois, c'était trop tard, car nous prenions rapidement de la vitesse et, l'instant d'après, nous avions quitté la gare.

« Avec toutes nos précautions, vous voyez que nous avons assez bien réussi à prendre la fuite », dit Holmes en riant. Il se leva, retira la soutane et le chapeau noirs qui avaient constitué son déguisement, pour les ranger dans un sac de voyage.

« Avez-vous vu le journal du matin, Watson ?

— Non.

— Alors, vous n'êtes pas au courant pour Baker Street ?

— Baker Street ?

— Ils ont mis le feu à notre appartement, cette nuit. Il n'y a pas eu beaucoup de dégâts.

— Grand Dieu, Holmes ! C'est intolérable !

— Ils ont dû perdre complètement ma trace après l'arrestation de leur matraqueur. Sinon, ils n'auraient pas supposé que j'étais retourné à mon appartement. Mais ils ont manifestement pris la précaution de vous surveiller, et c'est ce qui a conduit Moriarty jusqu'à Victoria. Vous n'avez sûrement pas commis d'impair en venant à la gare ?

— J'ai fait exactement ce que vous m'aviez conseillé.

— Vous avez trouvé votre coupé ?

— Oui, il m'attendait.

— Avez-vous reconnu votre cocher ?

— Non.

— C'était mon frère Mycroft. Dans un cas pareil, c'est un avantage de pouvoir circuler sans avoir à mettre un mercenaire dans la confidence. Mais nous devons maintenant prévoir ce que nous allons faire avec Moriarty.

— Comme ce train est un express, et comme le bateau assure la correspondance avec lui, il me semble que nous l'avons bel et bien semé.

— Mon cher Watson, vous n'avez manifestement pas bien compris ce que je voulais dire, lorsque je vous ai déclaré que l'on pouvait considérer que cet homme était vraiment au même niveau que moi pour l'intelligence. Vous n'allez pas imaginer que si j'étais à vos trousses, je me laisserais dérouter par un obstacle aussi mince ? Alors, pourquoi avoir une si piètre opinion de lui ?

— Que va-t-il faire ?

— Ce que je ferais moi-même.

— Alors, que feriez-vous ?

— Je louerais un train spécial.

— Mais ce doit être trop tard.

— Absolument pas. Notre train s'arrête à Canterbury, et il y a toujours au moins un quart d'heure de battement, au bateau. C'est là qu'il nous rattrapera.

— On pourrait croire que nous sommes les criminels. Faisons-le arrêter à son arrivée.

— Ce qui anéantirait un travail de trois mois. Ce serait capturer le gros poisson, mais les petits sauteraient hors du filet, de-ci, de-là. Lundi prochain, nous devrions les avoir tous. Non, une arrestation n'est pas envisageable.

— Que faire, alors ?

— Nous allons descendre à Canterbury.

— Et ensuite ?

— Eh bien, nous allons devoir faire une promenade dans la campagne jusqu'à Newhaven, puis traverser vers Dieppe. Une fois encore, Moriarty va faire ce que j'aurais fait. Il va se rendre à Paris, repérer nos bagages et attendre deux jours à la consigne. Pendant ce temps-là, nous allons nous offrir deux sacs de voyage, pour encourager l'industrie des pays que nous traversons, et ensuite nous rendre paisiblement en Suisse, en passant par le Luxembourg et Bâle. »

J'ai une trop longue expérience des voyages pour me laisser sérieusement contrarier par la perte de mes bagages, mais j'avoue que j'étais fâché à l'idée d'être obligé de m'esquiver et de me cacher devant un homme dont le passé était terni par autant d'indicibles infamies. Mais il était évident que Holmes percevait la situation plus clairement que moi. Nous descendîmes donc à Canterbury, mais seulement pour apprendre qu'il nous faudrait attendre une heure avant d'avoir un train pour Newhaven.

Je regardais encore avec une certaine tristesse le fourgon à bagages qui disparaissait rapidement en emportant ma garde-robe, lorsque Holmes me tira par la manche et me montra la voie ferrée.

« Déjà, vous voyez ! » me dit-il.

Dans le lointain, parmi les bois du Kent, s'élevait un petit nuage de fumée. Une minute plus tard, on pouvait voir une locomotive suivie d'une voiture s'avancer à toute vapeur sur la grande courbe qui précède la gare. Nous avions tout juste eu le temps de nous glisser derrière une pile de bagages, lorsque le train passa, au milieu de bruits métalliques et de hurlements, projetant une bouffée d'air très chaud sur notre visage.

« C'est lui, dit Holmes, en voyant la voiture ébranlée et chahutée par les aiguillages. Vous voyez, l'intelligence de notre ami a ses

limites. Cela aurait été un *coup de maître\**, s'il avait déduit ce que j'allais déduire et s'il avait agi en conséquence.<sup>7</sup>

— Et qu'aurait-il fait, s'il nous avait rattrapés ?

— Il n'y a pas le moindre doute là-dessus : il m'aurait attaqué pour me tuer. Mais c'est une partie à laquelle on peut être deux à jouer. Maintenant, la question est de savoir si nous devons déjeuner de bonne heure ici ou courir le risque de mourir de faim avant d'arriver au buffet de Newhaven. »

Ce soir-là, nous allâmes jusqu'à Bruxelles, où nous passâmes deux jours, et le troisième jour, nous continuâmes jusqu'à Strasbourg. Le matin du lundi, Holmes avait télégraphié à la police de Londres et, le soir, nous avions trouvé en réponse un télégramme qui nous attendait à l'hôtel. Holmes l'ouvrit précipitamment, puis, avec un juron bien senti, le jeta au feu.

« J'aurais dû m'en douter, gémit-il. Il s'est échappé !

— Moriarty ?

— Ils ont mis la main sur toute la bande, mais pas sur lui. Il leur a filé entre les doigts. Bien entendu, moi parti, plus personne dans le pays n'était capable de lui faire face. Mais je croyais bien leur avoir donné tous les atouts en main. Je pense que vous feriez mieux de rentrer en Angleterre, Watson.

— Pourquoi ?

— Parce que vous allez vous apercevoir que je suis désormais un compagnon dangereux. La carrière de cet homme est finie. Il est perdu s'il retourne à Londres. Si j'interprète sa personnalité correctement, il va consacrer toute son énergie à se venger de moi. C'est ce qu'il m'a dit lors de notre brève rencontre, et j'imagine qu'il le pensait réellement. Je dois absolument vous conseiller de retourner à vos patients. »

Cette recommandation ne pouvait guère avoir de succès auprès de quelqu'un qui était à la fois un soldat aguerri et un vieil ami. Pendant une demi-heure, nous restâmes assis à discuter la question dans la *salle à manger*\* de Strasbourg, mais le soir même nous avons repris notre voyage et nous étions déjà bien avancés en direction de Genève.

Pendant une semaine merveilleuse, nous remontâmes tranquillement la vallée du Rhône, puis, en bifurquant à Loèche, nous franchîmes le col de la Gemmi, encore tout enneigé, et ainsi, en passant par Interlaken, nous parvînmes à Meiringen. C'était un voyage charmant, avec au-dessous de nous le vert délicat du printemps, et au-dessus le blanc immaculé de l'hiver ; mais il était clair pour moi que, pas un instant, Holmes n'oubliait l'ombre qui planait sur son chemin. Dans les modestes villages des Alpes ou dans les cols solitaires, je pouvais toujours dire, en voyant la vivacité de son regard perçant et sa façon d'étudier de près chaque visage qui nous croisait, qu'il était convaincu que, quelle que fût notre destination, nous ne pouvions échapper au danger qui marchait sur nos talons.

Une fois, je m'en souviens, tandis que nous franchissions le col de la Gemmi et que nous longions la rive du mélancolique Daubensee, un gros rocher, qui s'était détaché de la crête sur notre droite, dévala à grand bruit derrière nous et se précipita dans le lac, avec un bruit de grondement. En un instant, Holmes avait grimpé jusqu'à la crête à toute vitesse et, debout sur une pointe élevée, il tendait le cou dans toutes les directions. Ce fut en vain que notre guide lui assura qu'une chute de rochers était un incident banal en cet endroit, au printemps. Il ne répondit rien, mais il m'adressa un sourire, avec l'air d'un homme qui voit se réaliser ce qu'il avait prévu.

Et pourtant, en dépit de sa vigilance incessante, il ne se laissait pas abattre. Au contraire : je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu aussi exubérant. À plusieurs reprises, il revint sur l'idée que, s'il pouvait

avoir la certitude que la société était débarrassée du professeur Moriarty, il mettrait volontiers fin à sa carrière personnelle.

« Je crois pouvoir me permettre d'affirmer, Watson, que ma vie n'a pas été tout à fait inutile, dit-il. Si ma carrière se terminait ce soir, je pourrais en faire le bilan la conscience tranquille. L'air de Londres est plus respirable grâce à moi. Dans plus d'un millier d'affaires, je ne pense pas avoir utilisé mes talents pour la mauvaise cause. Récemment, j'ai été tenté d'examiner les problèmes que présente la nature, plutôt que ceux, plus superficiels, dont notre société artificielle est responsable. Vos Mémoires s'achèveront, Watson, le jour où je couronnerai ma carrière par la capture ou l'annihilation du criminel le plus dangereux et le plus habile d'Europe. »

Je vais être bref, mais précis, pour le peu qui me reste à raconter. Ce n'est pas un sujet sur lequel je souhaiterais m'attarder, mais j'ai conscience que le devoir m'incombe de n'oublier aucun détail.

Nous arrivâmes le 3 mai dans le petit village de Meiringen, où nous descendîmes à l'Englischer Hof<sup>8</sup>, qui était alors tenu par le vieux Peter Steiler. Notre hôtelier était un homme intelligent, qui parlait parfaitement bien l'anglais, car il avait travaillé pendant trois ans comme garçon de salle au Grosvenor Hotel<sup>9</sup> de Londres. Sur ses conseils, nous partîmes ensemble, l'après-midi du 4, avec l'intention de franchir les montagnes et de passer la nuit dans le hameau de Rosenlauri. Mais il nous avait vivement recommandé de ne pas dépasser les chutes de Reichenbach, qui sont à peu près à mi-pente, sans faire un petit détour pour les admirer.

De fait, l'endroit est effrayant. Le torrent, gonflé par la fonte des neiges, plonge dans un gouffre épouvantable, d'où l'écume remonte en volutes, comme la fumée d'une maison en feu. Le trou dans lequel se jette la rivière est un immense précipice, bordé de rochers luisants, noirs comme le charbon, qui se rétrécit pour former une cavité d'une

profondeur insondable, où l'eau recueillie mousse et bouillonne, puis déborde, ce qui précipite le courant par-dessus son bord déchiqueté. Cette grande cascade d'eau verte, qui tombe dans un grondement incessant, et cet épais rideau d'écume flottante, qui remonte dans un sifflement sans fin, vous donnent le vertige par leur tourbillon et leur vacarme constants. Nous restâmes près du bord, à regarder longuement l'éclat de l'eau qui se brisait en contrebas sur les rochers noirs, et à écouter le cri presque humain qui retentissait lourdement en remontant du gouffre avec l'écume.

Pour offrir un point de vue panoramique, on a ménagé le début d'un sentier autour de la cascade, mais celui-ci s'arrête brusquement et le touriste doit rebrousser chemin. Nous nous apprêtions donc à faire demi-tour, lorsque nous vîmes un jeune gamin suisse qui courait vers nous sur le sentier, tenant une lettre à la main. Celle-ci portait l'en-tête de l'hôtel que nous venions de quitter et elle m'était adressée par l'hôtelier. Apparemment, quelques minutes seulement après notre départ, était arrivée une dame anglaise qui en était au dernier stade de la consommation<sup>10</sup>. Elle avait passé l'hiver à Davos et voyageait maintenant pour rejoindre ses amis à Lucerne, quand elle avait été victime d'une hémorragie soudaine. On pensait qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, mais ce serait pour elle une grande consolation de voir un médecin anglais, et, si je voulais bien revenir, etc. Le bon Steiler m'assurait dans un post-scriptum qu'il considérerait ma complaisance comme une grande faveur personnelle, car cette dame refusait catégoriquement de voir un médecin suisse et il ne pouvait s'empêcher de penser que cela mettait sérieusement en jeu sa propre responsabilité.

C'était le genre d'appel auquel on ne pouvait rester sourd. Il m'était impossible de me soustraire à la requête d'une compatriote qui mourait dans un pays étranger. Pourtant, j'avais scrupule à

abandonner Holmes. En définitive, nous décidâmes, toutefois, qu'il garderait le jeune messenger suisse pour lui servir de guide et de compagnon, pendant que je retournerais à Meiringen. Mon ami me dit qu'il resterait quelque temps près des chutes d'eau, avant de franchir tranquillement la montagne pour se rendre à Rosenlauri, où je devais le rejoindre dans la soirée. En me retournant, je vis Holmes, adossé contre un rocher, les bras croisés, contemplant les eaux qui se précipitaient dans le gouffre. C'était la dernière image que je devais avoir de lui en ce monde.

En arrivant presque au bas de la descente, je me retournai pour regarder. De là, il était impossible de voir les chutes, mais je vis le sentier sinueux, longeant les contreforts de la montagne pour y conduire. Et sur ce sentier, je m'en souviens, il y avait un homme qui s'avavançait d'un pas très rapide.

Je distinguai sa silhouette noire qui se détachait nettement sur le fond vert qui était derrière lui. Je le remarquai ainsi que l'énergie avec laquelle il marchait, mais il me quitta ensuite l'esprit, tandis que je me dépêchais d'avancer pour accomplir ma mission.

Il me fallut peut-être un peu plus d'une heure pour regagner Meiringen. Le vieux Steiler se tenait sous le porche de son hôtel.

« Eh bien, dis-je, en me pressant d'arriver, j'espère qu'elle ne va pas plus mal ? »

Je vis une expression de surprise sur son visage, et lorsque ses sourcils commencèrent à s'agiter, je sentis dans ma poitrine mon cœur se changer en plomb.

« Ce n'est pas vous qui avez écrit cela ? demandai-je, en tirant la lettre de ma poche. Il n'y a pas d'Anglaise malade à l'hôtel ?

— Certainement pas ! s'écria-t-il. Mais c'est bien l'en-tête de l'hôtel ! Ah ! Cette lettre a dû être écrite par cet Anglais très grand qui est arrivé juste après votre départ. Il m'a dit... »

Mais je n'attendis nullement d'avoir les explications de l'hôtelier. Tout vibrant de crainte, j'étais déjà en train de courir dans la rue du village pour rejoindre le sentier que je venais de descendre. Il m'avait fallu une heure pour revenir. Malgré tous mes efforts, il m'en fallut encore deux autres pour que je me retrouve devant les chutes de Reichenbach. L'alpenstock de Holmes était encore posé contre le rocher où je l'avais quitté. Mais aucune trace de lui. Je criai pour l'appeler, mais sans résultat. Pour toute réponse, je reçus l'écho sourd de ma propre voix renvoyé par les parois rocheuses qui m'entouraient.

La vue de cet alpenstock me glaça le sang. Il n'était donc pas allé à Rosenlauri. Il était resté sur ce sentier d'à peine un mètre de large, où il n'y avait rien d'autre qu'un mur de rocher d'un côté et un précipice de l'autre, jusqu'au moment où son ennemi l'avait rejoint. Le jeune Suisse avait disparu également. Il était probablement à la solde de Moriarty et il avait laissé les deux hommes ensemble. Ensuite, qu'était-il arrivé ? Qui pourrait nous dire ce qui était arrivé ensuite ?

Je restai immobile une minute ou deux pour me reprendre, car j'étais étourdi par ce que la situation avait d'horrible. Puis je me suis mis à penser aux méthodes chères à Holmes et j'essayai de les appliquer pour comprendre cette tragédie. Hélas, ce n'était que trop simple. Pendant notre conversation, nous n'étions pas allés jusqu'à l'extrémité du sentier et l'alpenstock marquait l'endroit où nous nous étions arrêtés. Le sol noirâtre reste en permanence très meuble, car l'écume vient sans cesse s'y déposer, et un oiseau y laisserait des traces de pattes. On voyait clairement deux lignes de pas qui se dirigeaient loin de moi, vers l'extrémité du sentier. Ni l'une ni l'autre ne revenait. À quelques mètres de l'extrémité, le sol tout retourné n'était plus qu'une plaque de boue, les ronces et les fougères qui entouraient le gouffre étaient arrachées et piétinées. Je me suis mis à

plat ventre pour regarder longuement à l'intérieur, tandis que l'écume jaillissait tout autour de moi. Le jour avait baissé depuis mon départ, et maintenant je ne voyais plus rien d'autre, ici ou là, que le miroitement de l'humidité sur les parois noires et, tout en bas, à l'extrémité du creux, le faible éclat de l'eau interrompue dans sa course. J'appelai mais je ne perçus d'autre réponse que le sempiternel cri presque humain de la chute d'eau.

Cependant, la destinée avait voulu, finalement, que je reçoive un dernier message de salut de la part de mon camarade et ami. J'ai dit que son alpenstock était posé contre un rocher faisant saillie sur le sentier. Quelque chose de brillant attira mon attention au sommet de ce bloc de pierre. Je levai la main et découvris que c'était l'étui à cigarettes en argent qu'il avait habituellement sur lui. Au moment où je le pris, un petit carré de papier sur lequel il était posé voleta jusqu'au sol. Je le dépliai, pour découvrir qu'il s'agissait de trois pages arrachées à son carnet qui m'étaient adressées. Il était bien dans la manière de cet homme-là de donner des instructions aussi précises, d'une écriture aussi ferme et lisible que s'il avait rédigé cela dans son bureau :

*Mon cher Watson,*

*Je vous adresse ces quelques lignes grâce à la courtoisie de Mr. Moriarty, qui attend que j'aie fini pour avoir une discussion finale au sujet des questions qui demeurent entre nous. Il m'a donné un aperçu des méthodes grâce auxquelles il a échappé à la police anglaise et s'est tenu informé de nos déplacements. Elles confirment, assurément, la très haute opinion que je m'étais faite de ses capacités. Je me réjouis à l'idée de pouvoir délivrer la société, à l'avenir, des conséquences de sa présence, même si, je le crains, cela aura un prix qui attristera mes amis, et vous-même tout particulièrement, mon cher Watson. Mais je vous ai déjà expliqué que ma carrière avait de toute*

*façon atteint son moment décisif et qu'aucune conclusion ne pouvait me plaire davantage que celle-ci. En réalité, si je peux me permettre de tout vous avouer, j'étais bien convaincu que cette lettre de Meiringen était un faux, et je vous ai laissé partir pour accomplir cette mission en étant sûr qu'un événement de cette sorte allait se produire. Dites à l'inspecteur Patterson que les documents dont il a besoin pour faire condamner la bande sont dans le casier M, à l'intérieur d'une enveloppe bleue sur laquelle est écrit « Moriarty ». Avant de quitter l'Angleterre, j'ai pris toutes les dispositions nécessaires pour mes biens, que je lègue à mon frère Mycroft. S'il vous plaît, rappelez-moi au bon souvenir de Mrs. Watson, et croyez, mon cher ami, que je reste bien à vous,*

SHERLOCK HOLMES.

Quelques mots suffiront à raconter le peu qu'il reste à savoir. L'examen des experts laisse peu de doute. Une lutte entre les deux hommes s'est terminée comme c'était inévitable dans une telle situation : ils sont tombés tous les deux dans le gouffre, serrés dans les bras l'un de l'autre. Il était absolument impensable d'essayer de retrouver leurs corps. Et c'est là, au fond de cet effrayant chaudron d'eau tourbillonnante et d'écume bouillonnante, que reposent à jamais le criminel le plus dangereux et le meilleur défenseur de la loi de leur génération. Le jeune Suisse n'a jamais été retrouvé. Il s'agissait sans aucun doute de l'un des nombreux agents au service de Moriarty. Quant aux membres de sa bande, le public se rappelle encore à quel point les preuves accumulées contre eux par Holmes ont mis en cause leur organisation et de quel poids la main du mort a pesé sur eux. Sur leur terrible chef, peu de détails ont filtré pendant la procédure judiciaire. Si j'ai été ici contraint de faire toute la lumière sur sa carrière, c'est à cause de ces soutiens malavisés, qui ont essayé de défendre sa mémoire en attaquant celui que je considérerai

toujours comme le meilleur et le plus sage de tous les hommes que j'aie jamais connus.

1. Première apparition de Sherlock Holmes, en 1887.
2. Dans le deuxième recueil de nouvelles de Doyle, *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, celle-ci précède immédiatement « Le dernier problème », qui est en position finale.
3. Ici se pose un petit problème de cohérence. Dans cette nouvelle, le professeur Moriarty n'a pas de prénom. Et dans la nouvelle suivante, « La maison vide », il porte le prénom de James, celui-là même qui est attribué ici à son frère, le colonel.
4. Cette formule, proposée par le physicien et mathématicien anglais Isaac Newton (1642-1727), donne le développement de  $(x + y)^n$ .
5. Cette remarque semble inspirée par la phrénologie, une pseudoscience de l'époque qui prétendait déterminer la personnalité d'un individu à partir des caractéristiques de sa boîte crânienne.
6. C'est de la gare Victoria que partent les trains à destination du continent.
7. \* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.
8. En français traduit de l'allemand : Hôtel des Anglais.
9. Hôtel de luxe, ouvert dans les années 1860, près de la gare Victoria.
10. Nom donné à la tuberculose pulmonaire, maladie très contagieuse qui n'avait pas encore de traitement, mais dont l'évolution pouvait être retardée par des séjours au bon air de la montagne, notamment en Suisse.